



HAL
open science

Le populisme : face obscure de la démocratie

Renée Fregosi

► **To cite this version:**

| Renée Fregosi. Le populisme : face obscure de la démocratie. 2011. halshs-00653655

HAL Id: halshs-00653655

<https://shs.hal.science/halshs-00653655>

Preprint submitted on 19 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le populisme : face obscure de la démocratie

Introduction

Depuis toujours, le populisme a partie liée avec la démocratie, dans une relation ambivalente ou ambiguë. D'une part, le populisme se manifeste avec vigueur dans les moments de crise de la démocratie, et dans les changements d'époques, de transition globale (comme le soulignait déjà Gino Germani pour l'Argentine du premier péronisme). D'autre part le populisme est plus généralement, comme l'envers indissociable de la démocratie en tant qu'instrument de l'inévitable polarisation du débat démocratique dans un cadre électoral se réduisant *in fine* à un choix binaire.

Le populisme peut ainsi être entendu comme cette *disposition* de l'action politique à faire clivage, à simplifier et emphatiser les antagonismes. Car la démocratie porte toujours en elle un germe de crise. Elle passe régulièrement par des situations fluides, des moments où elle se met en danger : les périodes électorales constituant à priori toujours un risque. On pourrait définir le populisme comme l'ombre portée ou la réverbération de la démocratie sur une réalité sociale contrastée, sur une société atomisée d'individus aux demandes disparates. Loin d'être une forme politique pré-moderne ou pré-démocratique (comme le pense David Apter¹), le populisme est bien plutôt une forme, voire **la** forme de la modernité politique par excellence.

En France, la première forme du populisme met certes fin à la deuxième république par un coup d'État mais sous couvert de deux référendums : Napoléon III, d'abord le « prince-président » inaugure la démocratie plébiscitaire et cultive sa proximité avec le peuple. Puis, du boulangisme (le général Boulanger est ministre de la guerre, élu député à plusieurs reprises, il veut réformer la république mais renonce au coup d'État), au poujadisme (phénomène politique par son succès électoral inattendu), en passant bien sûr par le gaullisme (le général de Gaulle arrivée au pouvoir grâce à une mise en scène de coup d'État et instaure un régime à dérives présidentielistes), le populisme naît ou/et se poursuit dans le cadre républicain. Ainsi, le populisme s'inaugure en France comme le lien direct entre le peuple et le pouvoir politique avec Louis Napoléon contre la république des notables, avec Boulanger, contre « la dictature du Parlement », avec De Gaulle enfin contre la politique des politiciens.

En Amérique latine, après les premières avancées démocratiques (suffrage universel secret, élargissement du corps électoral, lois garantissant les libertés publiques, notamment) le populisme apparaîtra dans les années 30, en s'affirmant à la fois comme luttant contre la résistance oligarchique au changement et comme l'alternative à la mobilisation de classe. Mais contrairement au fascisme qui est cependant ici sa principale source d'inspiration, le populisme ne sera pas une alternative radicalement autoritaire et composera toujours avec la démocratie à partir de 1945. Ainsi, Perón se fait élire à deux reprises après sa participation à la dictature de Pedro Ramirez puis d'Edelmiro Farrell ; Vargas revient par les élections en 1950 après sa dictature de 15 ans ; Juan José Arevalo au Guatemala et Omar Torrijos au Panama, arrivés par des *golpes* respectivement en 45 et 68 vont progressivement (ré)introduire la démocratie politique associée à plus de justice sociale ; Carlos Ibañez del Campo est élu démocratiquement en 1952 au Chili après ses présidences autoritaires dans les années 20-30.

¹ voir APTER, D., « The politics of modernization », (pp.297-322) *Revue Comparative Political Studies*, Vol. 3, No. 3, 1970.

Populisme démocratomorphe

Ce cadre général étant posé, on constate qu'aujourd'hui, le populisme présente une tonalité démocratique encore plus affirmée que dans les populismes qu'on appellera « historiques ». De l'Europe à l'Amérique latine de la fin du 19^{ème} siècle au 20^{ème} siècle, ces populismes ont dessiné le populisme comme un archétype politique : un mouvement composite de contestation de l'ordre établi, un leader qui en prend la tête et crée le peuple en se revendiquant de lui, un type de pouvoir centralisé, relativement répressif mais conservant des éléments de démocratie politique, un réformisme clientéliste et étato-centré. Ces éléments sont présents dans les phénomènes populistes d'aujourd'hui.

Alors que par le passé, la critique de la démocratie existante tendait à rejeter ou négliger sa dimension politique pour privilégier les dimensions économiques et sociales de la révolution nationale, la démocratie politique est valorisée dans les discours populistes d'aujourd'hui. C'est pourquoi avec Pierre André Tagguieff, on les qualifiera de « démocratomorphes² ». Le populisme démocratomorphe en appelle donc à la « vraie » démocratie contre son simulacre mis en œuvre à travers un parlementarisme où droite et gauche se ressemblent et organisent une complicité délétère. La dénonciation de la connivence des politiques institutionnels est, comme par le passé, un cheval de bataille bien connu de la droite populiste européenne, mais aujourd'hui, cette ligne d'attaque lui permet de se présenter comme le meilleur défenseur de la démocratie.

Ainsi, le FPÖ s'élevait contre le système proportionnel autrichien et la pratique du *Proporz* qui organisait la captation de tous les postes administratifs et politiques importants par le cartel des deux partis conservateur (ÖVP) et socialiste (SPÖ). Les partis populistes se présentent en effet comme des partis contestataires de l'ordre établi, de la confiscation de la politique par ce que Jean-Marie Le Pen appelait l'*établissement*. Se présentant alors à l'extrême droite ou à l'extrême gauche de l'échiquier politique, les populistes de toutes obédiences proposent souvent des changements dans les modes de scrutin afin d'obtenir des systèmes politiques nationaux censément plus démocratiques (puisque plus près du peuple). Proportionnelle, référendum d'initiative populaire, assemblées participatives, les populistes affirment la nécessité de rendre la parole et la décision au peuple.

Cette ligne de campagne est d'autant plus efficace qu'elle s'inscrit dans un contexte politique souvent consensuel il est vrai, où les confrontations gauche/droite se font feutrées, voire mondaines. Dans des situations politiques où l'alternance est devenue une chose normale, les partis ont eu tendance à rapprocher globalement leurs positions. En Amérique latine, les transitions à la démocratie ont été assises sur un double *aggiornamento* (à droite et à gauche) posant la démocratie représentative et la lutte contre les inégalités comme les valeurs cardinales partagées³. En Europe après l'application du modèle de l'État providence tant par la droite que par la gauche pendant les trente glorieuses, les contraintes de la mondialisation et l'insistance de la notion de gouvernance n'ont fait que renforcer cette impression qu'il n'existe plus de véritable choix politique et que partant, les élections dominées par les grands partis sont des faux-semblants.

² Selon l'expression de Pierre André TAGUIEFF dans *L'illusion populiste*, Ed.Berg International Paris 2002

³ voir FREGOSI, Renée, *Parcours transnationaux de la démocratie. Transition, consolidation, déstabilisation*, Ed. Peter Lang, Bruxelles 2011

Le vote en faveur de formations populistes est alors souvent vécu comme une récupération de la liberté de choisir politiquement, une réappropriation de la décision politique par ceux qui ne sentent plus représentés par les grands partis.

La violence démocratique

Le populisme d'aujourd'hui, exalte alors l'aspiration à une démocratie accomplie en lieu et place de l'existante, partielle, tâtonnante, déroutante, décevante. Le populisme annonce un changement radical, brutal, rapide face aux attermoissements, aux ajustements, aux bricolages des techniciens et des gestionnaires de la politique. S'y joue également une réaction contre la pensée dominante, contre le politiquement correct, et un certain humanisme appauvri dans un *droitsdel'hommisme*⁴ ou dématérialisé dans une humanité sans ancrage politique⁵. D'une certaine façon, à travers le populisme s'exprime une volonté radicale de démocratie et d'autonomie, une démocratie directe, un pouvoir total et immédiat du peuple, un rejet de la dimension « aristocratique » de la politique, caractéristique de ce que Bernard Manin appelle la démocratie du public⁶.

Par son ancrage plus profond dans la démocratie, le populisme d'aujourd'hui renoue alors paradoxalement plus solidement avec une dimension essentiel des populismes historiques et du populisme en général : la violence révolutionnaire. Cette dimension n'est pas théorisée réellement à ce jour et pourtant elle est fondamentale. Le populisme réintroduit, on la dit, de la politique dans un monde technocratique affadi. Face à « un *thumos* plat », comme dit Pierre Manent, le populisme invite à retrouver la passion politique. C'est notamment ce que souligne et vante Ernesto Laclau, lorsqu'il proclame le populisme comme essence du politique : dans une veine schmittienne, il insiste sur la polarisation, la distinction radicale de l'ami et de l'ennemi que réalise la mobilisation populiste, en somme, l'échauffement, le réchauffement qu'il produit de la politique.

Or, pour Laclau, ce qui met le feu, ce qui fait catalyseur, c'est la démocratie, c'est le caractère démocratique du populisme : le populisme se reconnaît à sa capacité à combiner des « demandes démocratiques » éparses. Mais pour définir ce type de demandes, Laclau « garde de la notion habituelle de démocratie » « les seules caractéristiques suivantes : a) que ces demandes sont adressées au système par des gens qui en sont exclus –ce qui veut dire qu'elles ont une dimension implicitement égalitaires ; b) que leur émergence même présuppose un certain type d'exclusion ou de privation⁷ ».

La démocratie devient donc dans le discours populiste, vecteur d'affect . éléments de discours et répertoires d'actions doivent être étudiés ensemble car ils constituent les deux faces indissociables des dynamiques mobilisatrices des populismes. Parole que l'on pourrait qualifier de « contre-performative », l'appel populiste à la démocratie défait le consensus démocratique du gouvernement représentatif en provoquant polarisation et tension, et tend à l'action violente légitimée.

L'ennemi susceptible de coaliser d'emblée une collection disparate d'individus isolés et se sentant tels, sera celui qui permettra de focaliser la rancœur, la frustration, le sentiment d'impuissante et d'injustice de chacun ; cet ennemi abstrait ce sont les élites qui concentrent

⁴ voir GAUCHET, Marcel, *La démocratie contre elle-même*, Ed. Gallimard/Tel, Paris 2002

⁵ voir MANENT, Pierre, *Le regard politique*, Ed. Flammarion, Paris 2010

⁶ Voir MANIN, Bernard, *Principe du gouvernement représentatif*. Ed. Champs/Flammarion, Paris 1995

⁷ LACLAU, Ernesto, *La raison populiste*, Ed. du Seuil, Paris 2008 (p.149)

entre leurs mains tous les pouvoirs concrets et fantasmatiques, la puissance en général, dont se sent illégitimement privé, dessaisi, lésé, l'homme du commun des temps démocratiques, tout un chacun dans sa singularité solitaire.

Car le propre de l'action populiste est sans doute son caractère non-institutionnel : le peuple se réalise, prend forme et réalité dans l'action spontanée qui en un instant fait unité d'une pluralité éparse. Pas de véritable mouvement populiste sans mouvement de foule c'est-à-dire sans « débordements » ; débordement de l'affect et de l'action, car « la formation d'une foule exige l'exaltation et l'intensification des émotions ».

Il faut souligner le fait que les mobilisations populistes ont toujours relevé et relèvent toujours, au moins partiellement, d'actions spontanées, que le populisme soit ou non au pouvoir. Plus ou moins tolérées par le pouvoir populiste en place mais souvent également par d'autres gouvernements, plus ou moins contrôlées par les leaders populistes mais pas absolument maîtrisées par eux, ces mobilisations prennent des formes extrêmes au niveau symbolique et/ou réel : pogrom, agression individuelle, saccage, profanation, création d'images et d'effigies, simulacre de tribunaux populaires, menace verbale ou silencieuse, interdit lancé sur certaines pratiques et certains propos.

Par de-là sa tonalité que l'on définit souvent comme autoritaire mais qu'il serait plus juste de qualifier simplement de violente, le populisme se soutient d'une certaine autonomie des masses en mouvement, s'en remet à la spontanéité de la mobilisation populaire et se ménage toujours des espaces d'improvisation et de dévouement. Aussi, les éléments d'extrême gauche qu'agrège le populisme, sont-ils volontiers de type luxemburgiste ou guevarotrotskiste (faisant notamment leur, l'idée d'entrisme au sein du mouvement populaire comme a pu le théoriser John William Cook dans le péronisme). Soulignons d'ailleurs ici le regain d'intérêt pour Rosa Luxemburg témoigné par la présence médiatisée en janvier 2011, de Jean Luc Melenchon et Oscar Lafontaine à la commémoration de l'exécution de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht à Berlin le 15 janvier 1919.

Un populisme sans leader

Or, si par le passé, la parole vivante du leader était déterminante pour donner corps à la mobilisation, aujourd'hui, la parole mobilisatrice est à la fois plus diffuse et plus dispersée : relayée par différents médias et tout particulièrement par internet, concernant une multitude d'individus très divers et éparpillés à la fois dans toutes les couches des sociétés nationales et à travers le monde entier, la parole populiste se constitue par elle-même, s'auto-produit comme référentiel hégémonique. Différents leaders populistes s'en font alors les relais, les porte-voix, et qu'ils soient convergents ou concurrentiels, leurs discours renforcent ensemble la puissance du référentiel commun.

Certes, des leaders populistes émergent partout et se retrouvent au pouvoir (présidence de la république et/ou coalition gouvernementale) par la voie électorale tant en Amérique latine (Hugo Chavez, Evo Morales, Rafael Correa, Nestor Kirchner, Cristina Fernandez de Kirchner) qu'en Europe (Suède, Danemark, Pays-Bas, Belgique, Pologne, Hongrie, Autriche, Italie, France). Mais à la fois, une sorte d'autonomie de la mobilisation populiste se manifeste en dehors d'eux, voire se retourne contre eux lorsqu'ils apparaissent comme participant à leur tour, à l'élite et ne donnent pas immédiate satisfaction. La dynamique populiste façonne des

figures charismatiques (entendu au sens weberien si bien exposé par Ian Kershaw⁸), selon les nécessités du moment.

Chacun peut alors faire son marché populiste (même et surtout s'il n'a pas chez lui un leader populiste convenable), se choisissant tel ou tel leader fétiche sur la scène mondiale et en changeant selon les humeurs et les situations. Car l'élan populiste, y compris la charge mobilisatrice nationaliste (constitutive de tout populisme et qui n'a pas disparu) est en quelque sorte mutualisé. On verra ainsi en janvier 2009 après l'offensive israélienne sur la bande de Gaza et l'interview donné par Chavez à la chaîne Al Jazeera, des portraits de Chavez brandis à Gaza comme des slogans en faveur du Hamas et du Hezbollah lancés à Caracas. Le commentaire d'un journaliste français dans les manifestations de Gaza était à cet égard significatif : « ici, les portraits de Chavez ont remplacé ceux de Sadam Hussein ⁹ ».

Les « dérapages », les « débordements » populistes, quelque soit la bannière sous laquelle se placent les petits groupes qui les produisent (anti-Juifs ou anti-Musulmans, nationalistes de nations les plus diverses, constituées en États national ou pas, antagonistes entre elles, anti-immigrés ou pro-arabes, de droite ou de gauche, grand-russien, anti-occidental ou en faveur de l'occident chrétien ou arien) s'inscrivent tous dans le cadre de revendications justicialistes(axé sur un idéal abstrait, immédiat et total de justice, et fondé sur un ressentiment profond et diffus). Ils sont des redresseurs de torts agissant contre l'impunité régnante.

Un autre « populithème » [dans le sens que Lévi-Strauss donne à mythème] structurant du populisme démocratomorphe est en effet la notion d'« impunité ». Utilisée au départ à propos de la question de la justice pour les crimes des dictatures, on assiste notamment en Amérique latine dans les années 2000, à l'extension de la notion d'impunité aux « crimes économiques » et plus généralement, son usage se répand pour souligner les privilèges des puissants.

Ainsi les *escraches*, scandales organisés devant les domiciles de militaires et d'acteurs économiques comme Domingo Cavallo, conspuent, insultent et visent à entraver la liberté de mouvement de ces personnes impunies par la justice mais jugées coupables sans jugement par des « tribunaux du peuple ». Ces actions directes, apparentées à la pratique des *Piqueteros* (barrage de routes et de rues, piquet de grève des exclus du travail salarié jetés à la rue) sont de type justicialiste au sens propre du terme et également sont de fait, des éléments du *mouvement péroniste* en perpétuelle évolution et recombinaison).

Plus généralement, la dimension démocratique s'exprime en effet en termes de justice (entendue sur le mode de la revanche, de la vengeance populaire), de libération de la domination des élites, ainsi que de décolonisation réelle, de prise d'indépendance. La notion d'impérialisme va alors de pair avec celle de « néo-colonialisme » et plus encore de « post-colonialisme », évocatrice à la fois de domination et de duplicité : non seulement les anciennes puissances coloniales poursuivraient leur politique de domination après la décolonisation mais elles s'y livreraient d'autant mieux qu'elles le feraient sous couvert de la décolonisation formelle.

⁸ KERSHAW, Ian, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Ed.Folio/histoire, Paris 2003

⁹ voir « Hugo Chavez, nouvel héros des Palestiniens ? »
<http://videos.ouest-france.fr/video/iLyROoafJkQn.html>

Lorsqu'il parle d'impérialisme et de post-colonialisme, la dénonciation du populisme contemporain use moins d'arguments économiques (exploitation capitaliste, pillage du sud par le nord, bourgeoisie nationale comprador...) que de cette notion vague de domination, porteuse d'un potentiel de dévoilement et de révolte. Car le néo-libéralisme y est davantage conçu comme un système tendant à asservir les masses, que la modalité actuelle du « stade suprême du capitalisme ».

L'idée du complot n'est jamais loin de cette vision anti-impérialiste, bien sûr. Pour se libérer, les peuples devraient démasquer les ennemis intérieurs, dénoncer leur connivence avec l'Empire et les empêcher de nuire. La mobilisation populiste se présente comme une auto-défense : la violence du populisme serait une réponse à une violence plus grande à l'encontre du peuple et des peuples opprimés. Assemblées participatives, expéditions punitives, soutien aux actions terroristes internationales sont ainsi intégrés dans une même chaîne de solidarités. Ces manifestations répondent à la stigmatisation des ennemis du peuple, structurant discours et visions du monde sur le mode de la « logique de la conspiration »¹⁰ ou « la thèse du complot » et plus généralement selon ce que Léon Poliakov appelait la « causalité diabolique »¹¹.

C'est dans cette logique que les attentats du 11 septembre 2001 notamment, ont donné lieu à des sentiments de juste revanche, voire à des expressions de joie dont les plus douces se présentaient comme de la « compréhension » à l'égard de l'humiliation prétendument subie par les populations musulmanes à travers le monde et tout particulièrement dans les territoires occupés par Israël, bien sûr. Une sorte de vaste réseau informel relie en effet entre eux tous ceux qui, même s'ils ne pensent pas tous exactement dans les mêmes termes, se retrouvent au moins sur une des thématiques suivantes : l'anti-élitisme, l'anti-impérialisme, l'anti-occidentalisme, l'antisionisme.

Car, comme le dit justement Laclau, le populisme fonctionne par chaînes d'équivalences. On peut ainsi relier entre elles différents types de manifestations à travers le monde, par exemple durant la deuxième semaine de décembre 2010 : manifestations de rue et assassinats par des escadrons de la mort à Abidjan par les partisans de Laurent Gbagbo qui dénonce un « complot occidental mené par la France » ; les attaques de « non-Slaves » par des bandes à Moscou ; assassinats de deux Boliviens et un Paraguayen et violences contre des sans-abri à Buenos-Aires ; aux Pays-Bas, Frits Bolkestein, leader du VVD, a appelé les Juifs à quitter le pays, tandis qu'à Amsterdam, la communauté juive avait commémoré seule le 9 novembre, la Nuit de Cristal.

Capté et recyclé par l'antisémitisme politique contemporain, l'antisionisme constitue alors une pièce centrale du nouveau dispositif populiste transnational¹². Élément intégrant du nouveau discours anti-impérialiste tandis qu'en retour, il est capté et assimilé par l'antisémitisme politique contemporain¹³, l'antisionisme va permettre de faire la connexion la plus sûre entre droite et gauche populistes. « Ainsi, l'affinité structurelle débouche en partie

¹⁰ POPPER, Karl, *La société ouverte et ses ennemis*. Chap. 14, Vol.2, Ed. du Seuil, Paris 1979

¹¹ POLIAKOV, Léon, *La causalité diabolique*, 2 vol. Ed. Calman-Lévy, Paris 1980 et 1985

¹² voir FREGOSI, Renée, « Les troubles connivences de l'antisémitisme politique et du populisme », SOMMERER, Erwan et ZAGANIARIS, Jean, *L'obscurantisme. Formes anciennes et nouvelles d'une notion controversée*. Ed. L'Harmattan, 2010 (pp.171-190)

¹³ voir en particulier POLIAKOV, Léon, *De l'antisionisme à l'antisémitisme*. Ed. Calmann-Lévy, Paris 1969, SARFATI, Georges Elia, *L'antisionisme : Israël-Palestine aux miroirs de l'Occident*. Ed. Berg international, Paris 2002 et aussi FOUREST, Caroline, *La tentation obscurantiste*. Ed. Grasset, Paris 2005

sur une affinité de contenu : non seulement la vision anti-impérialiste du monde n'est pas vaccinée contre l'antisémitisme, mais elle a tendance, sous la forme d'antisionisme, à la produire elle-même.¹⁴ Et une nouvelle internationale va pouvoir se constituer, comme la superstructure institutionnelle de ce réseaux transnational d'individus isolés mais communicant sur internet, surfant de blog en blog.

Certes il ne s'agit pas d'une communauté planétaire formant une unité solide et ponctuellement, des éléments du réseau ont également recours à des leaders populistes plus classiques qui bien que n'étant plus aujourd'hui l'alpha et l'oméga du mouvement populiste, en permettent des cristallisations nationales assez fortes et durables pour alimenter la dynamique. Largement diffusée la mentalité justicialiste agrège donc et coagule au gré des événements et des manipulations politiques. De tonalité rouge-brune, la nouvelle rhétorique démocratomorphe oscille ainsi entre spontanéisme des masses, mobilisation autour de divers leaders et coup de force de commandos néo-bolcheviks.

Conclusion

Figure éminemment paradoxale, le néo-populisme présente à la fois les trois grandes caractéristiques suivantes : accent mis sur la démocratie politique ; valorisation de la violence révolutionnaire ; affaiblissement du rôle du leader. De même que l'Amérique latine a servi de terrain privilégié pour l'élaboration des premières théories sur le populisme dans les années 60, à la suite de Gino Germani, la liaison entre démocratie et populisme est aujourd'hui mise en évidence avec force tout particulièrement en Amérique latine depuis les années 2000. Ainsi, la rhétorique démocratique d'Hugo Chavez est emblématique en tant qu'il est à la fois un archétype du leader populiste d'aujourd'hui, un exportateur de modèle pour une gauche radicale (tout particulièrement en Europe), et un leader à vocation transnationale.

Les discours mobilisateurs d'Hugo Chavez ressortissent davantage de la refondation nationale que de la lutte des classes. Certes, la révolution sociale y est construite comme la révolte du peuple contre l'oligarchie, la revanche de *los de abajo* (ceux d'en bas) sur *los de arriba* (ceux d'en haut). Mais l'anticapitalisme prôné par ces discours a une tonalité plus fortement chrétienne (valorisant les pauvres et stigmatisant les riches) que marxiste (proposant la propriété collective des moyens de production), même s'il est vrai que la re-nationalisation des hydrocarbures ou des télécommunications est une pièce maîtresse des réformes. Et dans la thématique anti-impérialiste, la dimension de la domination est également bien plus prégnante que celle d'exploitation.

Sur le plan intérieur, la lutte contre l'oligarchie constitue l'objectif central du projet politique, les modifications constitutionnelles institutionnalisant alors la rupture que les victoires électorales sont censées instaurer. Au niveau international, l'antisionisme, constitue une pièce indispensable au nouveau discours anti-impérialiste. L'antisémitisme politique (dont on trouve des traces dans de nombreux discours de Chavez¹⁵) se construit alors de façon sournoise comme une interface solide entre les enjeux de politique intérieure vénézuélienne et les visées internationales de Chavez, dans l'espace globalisé d'une nouvelle radicalité.

¹⁴ HAURY, Thomas, "Zur Logik des bundesdeutschen Antizionismus" cité par Stephan GRIGAT dans "L'antisémitisme et la gauche", conférence tenue à Mayence le 13 mai 2002 dans le cadre des *Deutsche Projektionen*

¹⁵ Voir FREGOSI, Renée, "Les troubles connivences de l'antisémitisme politique et du populisme", SOMMERER, Erwan et ZAGANIARIS, Jean, *L'obscurantisme. Formes anciennes et nouvelles d'une notion controversée*. Ed. L'Harmattan, 2010 (pp.171-190)

